

*LE JOURNAL DE VOYAGE DE JOSEPH ANTON NEUBRAND,
UN COMPAGNON POÉLIER DE LA SOUABE BAVAROISE, AU XIX^e SIÈCLE*

Arlette KOSCH

Bref historique de la *Wanderschaft*

Dans les pays germanophones¹, la *Wanderschaft* (ou Tour du compagnon) est jusqu'au milieu du XIX^e siècle un impératif compagnonnique tout autant qu'un phénomène public et social. Le fait que ce terme désignant le long et dur chemin à parcourir vers l'excellence professionnelle continue à être longtemps utilisé métaphoriquement dans un contexte théologique montre son profond ancrage dans le paysage socio-économique, de même que dans la conscience collective². L'identité de groupe des compagnons et artisans est fondée sur une culture traditionnellement et profondément spécifique, dans laquelle marcher à pied (*wandern*) joue un rôle fondamental.

Les objectifs et les modalités de la *Wanderschaft* changeront peu entre le Moyen Âge et le XIX^e siècle, mise à part l'introduction du *Wanderbuch*³ (qui correspond en gros au *livret d'ouvrier* et s'en inspire) remplaçant la *Kundschaft*⁴, afin de surveiller les jeunes artisans et de lutter contre de nombreux abus⁵. Il s'agit d'un document officiel valable dans toute l'Allemagne et à l'étranger, où sont notés le signalement physique du compagnon, ainsi que les étapes de son

¹ Ancien Saint-Empire et empire d'Autriche, formant de 1815 à 1866 la Confédération germanique ; Suisse allemande ; partie sud du Danemark (Holstein).

² Voir Arlette KOSCH, *Le Voyage pédestre dans la littérature non fictionnelle de langue allemande. Wanderung et Wanderschaft entre 1770 et 1850*, 2 vol., Berlin, Peter Lang, 2018, p. 20-23, p. 929-1177, p. 1241-1243 et p. 1279-1282.

³ Il est imposé tout d'abord en Bavière par le décret du 16 mars 1808, et la même année également dans le royaume de Westphalie. L'empire d'Autriche sera le dernier État à le rendre obligatoire en 1829.

⁴ Attestation écrite obligatoire introduite dans le Saint-Empire en 1731 et délivrée par les corporations. Elle contient l'appréciation de chaque patron chez qui le compagnon a travaillé.

⁵ L'ordre public était troublé par les nombreuses rixes entre jeunes artisans, entre artisans et étudiants, mais aussi par des tumultes dirigés contre les autorités. De plus, l'ivresse publique et la mendicité étaient devenues des caractéristiques des compagnons, tout comme la paresse. Enfin, les grèves qu'ils organisaient étaient le cauchemar des autorités et des corporations.

itinéraire, les localités où il travaille et la durée de ce séjour, éventuellement une appréciation de son travail par le patron, ses obligations militaires (ou la dispense de celles-ci), toute mauvaise conduite ou toute activité politique – ce qui permet un contrôle efficace des déplacements de jeunes gens potentiellement dangereux ou essayant d'échapper soit à un patron, soit au service militaire⁶. Les autorités municipales et étatiques s'efforcent ainsi de saper l'autorité des corporations⁷ et la potentialité révolutionnaire du compagnonnage. En 1814, tous les anciens passeports, que les compagnons devaient posséder pour pouvoir franchir les frontières, sont remplacés par de nouveaux documents dont la validité est réduite. Cette réglementation limite considérablement la libre circulation des compagnons à travers l'Europe et la flexibilité de leur planification. À partir de 1835 viendront s'ajouter un certificat de santé obligatoire et un éventuel certificat de vaccination. Comme leurs attaches locales se font de plus en plus fragiles⁸, et compte tenu des échos politiques inquiétants qui arrivent par-delà les frontières de l'espace germanique, la mobilité des compagnons les rend suspects de propager des vues révolutionnaires, de sorte que des résolutions très restrictives sont prises par le Bundestag le 15 janvier 1835 pour réglementer leurs voyages.

Socialement, le statut de compagnon puis de maître artisan reste obligatoirement lié à la *Wanderschaft*. Seuls l'empire d'Autriche et la Prusse apportent des limitations aux déplacements des compagnons : ils n'ont le droit de sortir de ces territoires que s'ils prouvent que leur Tour leur apporte un avantage substantiel. En 1808, la Bavière interdit totalement aux compagnons de certains métiers de franchir les frontières du royaume, afin qu'ils ne trahissent pas les secrets de fabrication à l'étranger.

⁶ Les conscrits en âge d'être incorporés doivent demander aux autorités militaires une autorisation (*Wandererlaubnis*) que certains États ne leur accordent que s'ils ont déjà accompli leur service ou en sont dispensés.

⁷ Depuis leur apparition au Moyen Âge, les corporations sont des institutions multifonctionnelles très influentes. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, lorsque le commerce est en plein essor, les limitations imposées et contrôlées par celles-ci sont ressenties par nombre d'artisans comme portant préjudice à la prospérité de leur commerce, car ils ne peuvent faire face à une demande croissante en embauchant un ouvrier de plus. En 1772, un décret impérial abolit cette restriction ; le margraviat de Bade l'appliquera en 1773 et la Prusse en 1783. Les corporations fixant le montant des salaires et le prix des produits finis, ces limitations entravent toute évolution ou modernisation de l'artisanat. En revanche, elles sauvegardent un marché alors réduit et instable, en cela fidèles à leur objectif traditionnel, qui est d'assurer à tous les artisans un revenu (*Nahrung*) constant et conforme à leur rang social.

⁸ Selon Wilhelm Heinrich von RIEHL (*Die Bürgerliche Gesellschaft*, Stuttgart et alii, Cotta, 1907, 10^e éd.), le processus de prolétarianisation est lié au déracinement des artisans et des compagnons. Ces derniers ont de moins en moins la possibilité de s'établir (donc de sauvegarder l'ordre social existant), et ceux qui deviennent ouvriers en usine n'ont plus aucun lien ni avec leur travail ni avec le lieu où ils vivent ou celui d'où ils sont originaires. Voir Rudolf STADELMANN et Wolfram FISCHER, *Die Bildungswelt des deutschen Handwerkers um 1800. Studien zur Soziologie des Kleinbürgers im Zeitalter Goethes*, Berlin, Duncker & Humblot, 1955, p. 64-66.

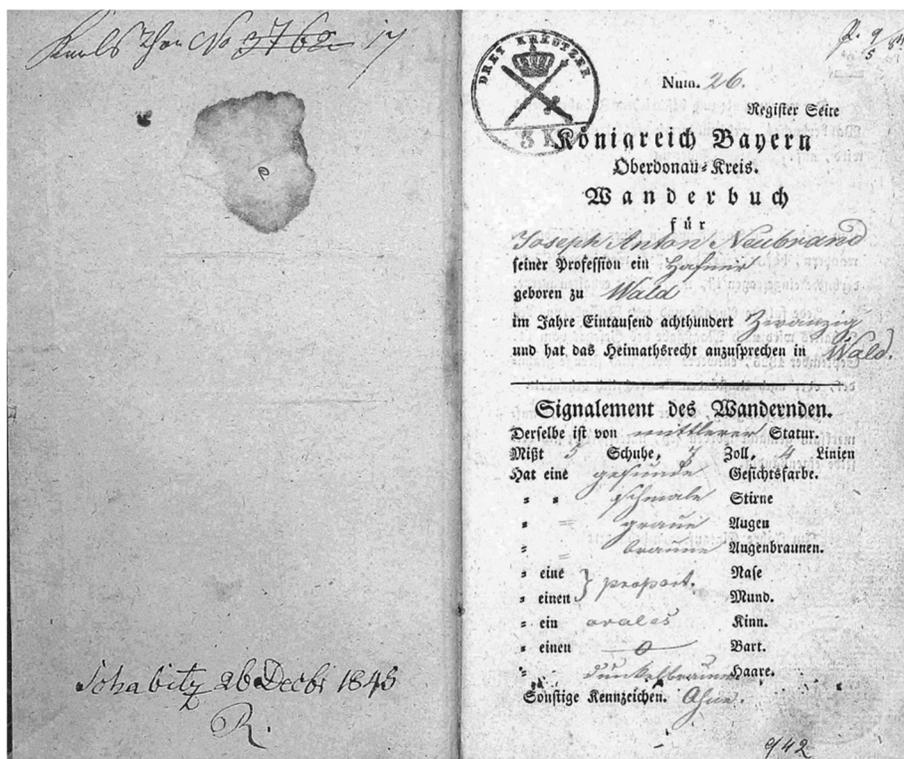


Fig. 1. *Wanderbuch* de J. A. Neubrand, p. 1.

Source : collection privée, reproduit avec l'aimable autorisation du propriétaire.

Sous l'Ancien Régime, l'artisanat est déjà en crise⁹, mais il résiste encore parce que corporations et compagnonnage élèvent des murs de protection. De leur côté, les autorités se demandent dès la fin du XVIII^e siècle s'il ne faudrait pas supprimer la *Wanderschaft*. Lorsque les troupes françaises révolutionnaires puis napoléoniennes occupent une partie des territoires du Saint-Empire, supprimant celui-ci, la nouvelle législation de la Confédération du Rhin (Rheinbund) abolit intégralement en 1806 les corporations et le *Wanderzwang* (obligation de faire son Tour), interdisant également le compagnonnage. Avec l'introduction de la liberté d'entreprendre et de la libre concurrence¹⁰ (*Gewerbe-*

⁹ Il semblerait que vers 1800 il y ait eu environ 1,23 million de personnes faisant partie de l'artisanat (= 12% de la population active), parmi lesquelles 820 000 maîtres artisans et 410 000 compagnons et apprentis.

¹⁰ Depuis 1810, celui qui veut s'établir patron n'a en principe plus besoin que d'un *Gewerbeschein* (permis d'exploitation) ; le nombre des artisans augmente alors, mais pas celui des commandes, ce qui appauvrit ceux qui ne savent pas se défendre contre la concurrence. Toutefois, face aux protestations des corporations et des maîtres artisans, les rois de Bavière vont agir avec prudence et n'introduire que progressivement la liberté économique jusqu'en 1868. En 1834,

freiheit) dans les années 1810-1820, puis, aux environs de 1840, du libre-échange¹¹ (*Freihandel*), le rôle économique des corporations est réduit au minimum. En outre, comme l'affiliation à une confrérie devient facultative, la *Wanderschaft* évolue en une tradition plus ou moins respectée ; toutefois, son obligation subsistera encore un certain temps¹², en particulier si le compagnon veut accéder à la maîtrise et s'installer à son compte – ce qui est le cas en Bavière. En 1853, le *Wanderzwang* sera aboli dans toute l'Allemagne. Les fabriques – ou manufactures¹³ –, qui se sont multipliées à partir de 1770, commencent à faire une sérieuse concurrence aux artisans indépendants. Ceux qui ne peuvent plus être compétitifs, tout comme les jeunes qui ne trouvent plus de stage d'apprentissage, doivent aller travailler dans une usine et sont alors victimes d'un douloureux déclassement social, ainsi que d'un renversement complet de leur éthique traditionnelle du travail¹⁴. De plus, la formation professionnelle classique, où la *Wanderschaft* tenait une place importante, va peu à peu être prise en mains par l'État, qui ouvre des écoles professionnelles publiques et gratuites (*Polytechnische Schulen*, ou *Institute* ; *Gewerbeschulen*, ou *Handwerksschulen* ; *Höhere Gewerbeschulen*¹⁵).

Jusque dans les années 1840, on trouve peu de traces de ce déclin passager de l'artisanat et de la *Wanderschaft* dans les journaux de voyage des compagnons qui font leur Tour. Le monde de l'artisanat traditionnel (*das Alte Handwerk*) et ses valeurs semblent immuables, alors qu'il est en train de se

Louis I^{er} confère aux communes (et non plus aux corporations) le droit d'accorder ou non un *Gewerbeschein*.

¹¹ Le *Deutscher Zollverein* (union douanière), fondé en 1834, représente la réalisation de ce système économique. La Bavière y adhère immédiatement, ouvrant ainsi la porte à une modernisation de l'économie et des techniques qui n'est pas toujours bien vue de l'artisanat.

¹² En théorie, un fils de maître artisan comme Neubrand peut être dispensé de faire son Tour s'il prouve que son père a besoin de lui dans l'atelier. Mais la plupart préfèrent partir, sinon ils sont déconsidérés aux yeux de leurs concitoyens.

¹³ Comparée à la fabrique du XIX^e siècle, la manufacture des XVII^e et XVIII^e siècles était encore faiblement mécanisée. Les fabriques utilisant le travail à domicile de paysans ou d'artisans (*Verlagsystem*) peuvent se transformer en véritables usines dans le sens moderne du terme, mais emploient seulement entre 10 et 50 ouvriers. Ce n'est qu'après 1830/1840 que les fabriques concentreront l'ensemble de la production (voir Hans-Ulrich WEHLER, *Deutsche Gesellschaftsgeschichte*. vol. 1 : *Vom Feudalismus des Alten Reiches bis zur defensiven Modernisierung der Reformära 1700-1815*, Francfort-sur-le-Main, Büchergilde Gutenberg, 1987, p. 102-118).

¹⁴ Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les fabriques avaient besoin d'ouvriers qualifiés ayant une solide formation artisanale ; c'est peu à peu que le nombre des ouvriers non qualifiés, formés sur le tas et nécessitant donc un contrôle permanent, va augmenter. Pour un artisan en difficulté, le *Verlagsystem* (voir note précédente) était également un moyen de pouvoir subsister.

¹⁵ Écoles professionnelles simples et de niveau supérieur. Voir C. Th. B. SAAL, *Wanderbuch für junge Handwerker [...]*, Weimar, 1837, 2^e éd. 1842, p. 34-36.

transformer radicalement¹⁶ ; le fait qu'il essaie progressivement de calquer la culture bourgeoise en est toutefois un indice.

Les modalités de la *Wanderschaft*

Le compagnon est, comme ses concitoyens, inséré dans un étroit réseau socio-professionnel, à une place bien précise dans la pyramide sociale qu'il gardera jusqu'à sa mort, s'il en respecte les règles.

La durée de l'apprentissage avant d'être reçu au rang de compagnon variait entre deux et six ans ; plus la famille était pauvre, plus l'adolescent entrait tôt en apprentissage¹⁷ (*Lehre*). À la fin de son stage, il devient compagnon lors de la cérémonie de *réception* qui témoigne symboliquement de la fin de l'apprentissage et qui l'initie aux rites et aux valeurs traditionnelles de l'artisanat. Le nouveau compagnon¹⁸ (*Junggeselle*) reçoit alors un diplôme (*Lehrbrief*), ainsi qu'une attestation (*Gesellenschein*), qui pourra être exigée lors de son Tour.

Au cours de sa *Wanderschaft*, le jeune homme est constamment contrôlé par toutes sortes d'instances : corporation, patrons, pères-aubergistes, police, douaniers. Il ne peut pas changer d'itinéraire sans en informer les autorités, et il est contraint de se plier aux règles et aux rites compagnonniques. Le compagnon doit aussi s'efforcer de trouver du travail dans un laps de temps prescrit et faire viser ses papiers régulièrement pour ne pas être pris pour un vagabond ou un mendiant professionnel. Le réseau des artisans allemands à travers l'Europe lui assure soutien, travail et hébergement, car il maintient vivante la tradition compagnonnique¹⁹.

Après sa *Wanderschaft*, il doit non seulement présenter un *chef-d'œuvre* (*Meisterstück*), mais aussi obtenir l'accord de sa corporation et payer une importante somme d'argent pour pouvoir s'établir maître artisan (*Meister*) dans

¹⁶ En revanche, les guides pour jeunes artisans s'adaptent rapidement aux transformations économiques : la troisième édition (1841) de celui de Heinrich Ludwig WANDERGERN, *Der Handwerker in der Fremde* (Hanau, 1829), mentionne l'industrie, au contraire de la première édition. Neubrand s'intéresse également aux techniques modernes (trains – qu'il utilise –, extraction mécanique des minerais, usines sidérurgiques de Jenbach).

¹⁷ Au cours de la première moitié du XIX^e siècle, l'âge du départ en *Wanderschaft* semble s'élever, car le niveau d'instruction et de savoir-faire professionnel s'améliore. Cette constatation sur le lien entre l'âge, l'origine sociale et l'instruction va dans le sens des mémoires et études rédigés par les chercheurs et les pouvoirs publics sur la situation des compagnons à cette époque. Il est possible que certains maîtres artisans, hautement intéressés par les progrès de l'industrie et conscients des changements économiques, aient d'abord voulu donner à leur(s) fils une instruction générale et technologique plus solide, plus diversifiée que la leur, pour leur assurer un meilleur avenir.

¹⁸ En France, le compagnon passe par trois « états » (aspirant, compagnon, compagnon fini). Comme cette distinction n'existe pas dans les pays germanophones, le terme de « compagnon » est employé ici de manière globale.

¹⁹ Dans les journaux de voyage se trouvent des témoignages dans ce sens à Copenhague, Saint-Petersbourg ou même Constantinople.

une agglomération donnée²⁰, ou, alternativement, épouser la veuve ou la fille d'un maître artisan. Il est ainsi passé par les trois *états* (*Grade*) prévus (*Lehrling, Geselle, Meister*), et peut enfin se marier et réintégrer sa communauté.

Toutefois, plus on avance dans le XIX^e siècle, plus on sent une divergence entre la réalité de la vie économique en pleine évolution et la tradition du *Altes Handwerk*. Les rites compagnonniques semblent avoir été pervertis ou sont considérés comme contraignants et obsolètes, les signes de reconnaissance ne sont plus compris, le code de conduite morale se transforme ou disparaît.

Le décret impérial de 1731 ne donnait aucune indication sur la durée du voyage. Dans les États où les corporations sont solidement établies²¹, la loi limite la *Wanderschaft* à trois ou quatre ans²², afin que le jeune artisan soit à nouveau rapidement disponible sur le marché du travail. Toutefois, il existe des variations suivant les métiers et les états. Cette restriction est d'ailleurs souvent enfreinte, car certains compagnons font un second et troisième Tour qui n'a plus rien à voir avec la *Wanderschaft*, mais qui est synonyme de recherche désespérée de travail ou de vagabondage. En effet, au début du XIX^e siècle, l'avenir des compagnons semble se boucher : les corporations exigent des chefs-d'œuvre de plus en plus coûteux ; les fêtes de réception deviennent plus onéreuses, de même que les droits à payer pour entrer en apprentissage et ceux pour acquérir la maîtrise. De plus, les conditions de travail des apprentis et des compagnons se dégradent, essentiellement pour des raisons économiques²³ qui conduisent les patrons à faire des économies au détriment de leurs employés ; la hausse du prix des denrées alimentaires de base n'est pas compensée par une augmentation de salaire. En outre, la disparition progressive d'un corset socio-corporatif depuis l'interdiction en 1840-1841 des *Gesellenverbindungen* (ou *Gesellenbruderschaften*), confréries professionnelles jouant un rôle de protection et de soutien, laisse les jeunes compagnons sans défense. Le chômage les met dans une situation difficile : impossibilité de fonder une famille ou éloignement

²⁰ Si le compagnon n'est pas originaire de la commune où il s'installe, les droits à payer sont encore plus élevés. Il doit également posséder ou acquérir la citoyenneté de cette commune.

²¹ Il est notoire que le lien entre l'appartenance à une corporation et l'acquisition du droit de cité (*Bürgerrecht*) est plus étroit en Allemagne que dans les autres pays européens. Voir Heinz-Gerhard HAUPT et Geoffrey CROSSICK, *Die Kleinbürger. Eine europäische Sozialgeschichte des 19. Jahrhunderts*, Munich, Beck, 1998, p. 33.

²² En 1732, l'Autriche fixe cette durée à quatre ans également. Certains métiers (apothicaire, barbier) exigent une *Wanderschaft* de six ans. Les tailleurs font un Tour qui dure entre 2 et 8 ans suivant leur pays d'origine.

²³ Entre 1770 et 1774, une crise économique d'importance avait déjà appauvri une partie de la population ; elle sera suivie d'une autre de 1790 jusque vers 1806. Puis, entre 1815 et 1820 environ, les récoltes sont catastrophiques, ce qui ruine les petits paysans et les artisans, et provoque des vagues d'émigration.

prolongé de celle-ci, risque de déclassement social²⁴, prédilection accrue pour le vagabondage. Donc, soit le compagnon doit prolonger sa *Wanderschaft* au-delà des délais prévus²⁵, soit il repart pour un deuxième ou troisième voyage, comme c'est le cas pour Neubrand. Au mieux, il trouve un travail stable et devient *Altgeselle* dans un atelier. Peu après 1800, le nombre des compagnons partant en *Wanderschaft* chute²⁶. Entre 1833-1835 et 1843-1847, grèves et révoltes sont fréquentes²⁷, et sont souvent accompagnées d'une répression brutale. Le manque de travail pour les compagnons, les faillites des *Alleinmeister*²⁸ et la misère qui s'ensuit amèneront la déchéance sociale et morale d'une partie de l'artisanat.

Les objectifs de la *Wanderschaft*

« Apprendre pour la vie » est une des expressions les plus fréquemment employées par les diaristes. D'une part, elle indique que les compagnons sont conscients que, dans leur vie, la *Wanderschaft* représente un tournant important, et l'unique période où ils sont (relativement) libres de leurs mouvements et de leurs décisions. D'autre part, elle signifie que le Tour est considéré par les corporations comme une école de la vie. C'est pourquoi le compagnon ne doit pas partir avant d'avoir atteint la maturité nécessaire²⁹.

Tous les guides préconisent qu'avant son départ, le compagnon planifie soigneusement son itinéraire s'il veut tirer le meilleur profit de sa *Wanderschaft*. Il peut reprendre le même que son père, demander des conseils à son patron ou à

²⁴ Les compagnons à court d'argent ont un aspect misérable (vêtements déchirés et sales, sans bagages, dormant dans les granges, affamés, donc mangeant les fruits des arbres sur le bord de la route). Le risque de perdre leur statut social, comme les travailleurs en usine, les saltimbanques ou les vagabonds, est un cauchemar permanent. Le déclassement se traduit aussi par une chute dans la criminalité ou la mendicité organisées, ou encore par un engagement plus ou moins volontaire dans l'armée.

²⁵ Le prolongement de la durée du Tour est soutenu par les corporations – ce qui est peut-être une manière de gérer la pénurie de travail.

²⁶ Voir Klaus STOPP, *Die Handwerkskundschaften mit Ortsansichten. Beschreibender Katalog der Arbeitsattestate wandernder Handwerksgelesen (1731-1830)*, 17 vol., Stuttgart, Hiersemann, 1982-1992, ici vol. I, 1982, p. 310.

²⁷ Toutefois, ce qui conduit les compagnons à faire grève n'est pas une conscience de classe, mais une solidarité professionnelle : les revendications sont dirigées contre des patrons qui n'ont pas respecté les droits des compagnons et des apprentis, ainsi que contre les contraintes parfois absurdes imposées par les corporations ; les patrons, eux, se solidarisent et font appel aux autorités pour réprimer ces mouvements – ce qui est un signe de l'éclatement de l'artisanat (voir H.-G. HAUPT et G. CROSSICK, *Die Kleinbürger...*, *op. cit.*, p. 32, p. 35 et p. 227-228).

²⁸ Patrons qui, profitant de la libre concurrence, se sont établis à leur compte, mais n'emploient aucun compagnon. Ils sont trop pauvres pour payer des impôts, mais ne perdent pas pour autant leur statut social.

²⁹ La maturité n'est pas identique à l'âge de la majorité pour les hommes (qui leur permet de ne plus dépendre financièrement des parents et de pouvoir établir des actes juridiques : alors fixé à 25 ans, il ne sera abaissé à 20 ans qu'en 1975).

un Ancien, ou bien s'en remettre à l'un des innombrables guides³⁰ qui, outre des conseils pratiques et moraux, contiennent une liste des villes-étapes indispensables pour chaque métier, ainsi que celle des *curiosités* – qu'il connaissait jusqu'alors uniquement par la littérature de voyage et qui contribuent à parfaire son éducation –, et qui indiquent les distances qui les séparent, tout comme des propositions d'itinéraires³¹. Étant donné que le calcul des distances, des mesures et des monnaies diffère selon les pays, des tables de conversion y sont jointes.

Les auteurs des *Wander-Tagebücher* (journaux de voyage) donnent automatiquement comme motifs de leur départ les deux objectifs compagnonniques traditionnels : perfectionnement professionnel et perfectionnement moral. L'envie de voir du pays est souvent passée sous silence, car elle est considérée comme préjudiciable.

Le perfectionnement professionnel

Le compagnon nouvellement reçu a le devoir de se perfectionner dans son métier en s'exerçant à d'autres modes de fabrication et d'autres manières de travailler, parfois même en découvrant d'autres matériaux, ainsi qu'en apprenant à mieux connaître les professions liées à la sienne dans la chaîne de production. Cet objectif premier est d'ailleurs inscrit dans la plupart des *Wanderbücher*. Pour celui qui a comme ambition de faire prospérer son futur commerce, ce voyage est incontournable, car c'est ainsi qu'il peut se mettre au courant des dernières innovations techniques, des outils modernes et des nouvelles inventions³² ; en outre, il est à même de s'initier à divers tours de main qui lui permettent de produire plus rapidement des objets plus raffinés. Tout comme de nos jours, partir chercher du travail *in der Fremde* (au loin) peut signifier faire fortune, ou du moins trouver un travail plus rémunérateur, ou encore une possibilité de s'établir patron à moindres frais³³. Certes, ce n'est pas l'objectif prôné par les corporations, puisque la *Wanderschaft* doit ramener le compagnon à son point de départ et le réintégrer dans la structure socio-

³⁰ Certains expliquent les règles d'hygiène, de tenue vestimentaire, de comportement en société ou à table, donnent des conseils pour lutter contre divers maux et soigner des blessures, rappellent quelques règlements et lois qui touchent le compagnon de près, ainsi que la manière d'écrire des lettres. D'autres y ajoutent les bases de l'orthographe et de la grammaire, ainsi que des prières et des chants.

³¹ Dans la première édition de son guide (*Leopold Fröblich's Universal-Reise-Taschenbuch [...]*, Berlin, 1832), Leopold C. R. Langner propose 158 itinéraires différents ; dans la neuvième édition de 1866, leur nombre s'élève à 649 dans la seule Confédération germanique, à quoi viennent s'ajouter ceux en Suisse. Ces itinéraires contiennent la liste des curiosités touristiques que le compagnon doit voir et noter.

³² H. L. WANDERGERN (*Der Handwerker...*, *op. cit.*) recommande même la lecture régulière des gazettes dans ce but (p. 36).

³³ Certains États sont moins stricts sur les modalités pour devenir maître artisan.

professionnelle pré-existante. Cependant, il peut arriver que cette réintégration entre en conflit avec l'expérience acquise au cours du Tour : par exemple, il se surqualifie et a ensuite du mal à accepter les contraintes artisanales traditionnelles, ou bien il a pris goût à la liberté et ne supporte plus la vie sédentaire.

L'éducation morale et civique

Les règlements corporatifs, que le compagnon a dû apprendre pour la cérémonie de réception et qui sont affichés dans les auberges compagnonniques, exigent des compagnons une haute moralité : respect de soi et des autres, honnêteté, solidarité, persévérance, loyauté, franchise, un comportement correct, ainsi que la maîtrise de soi. Des sanctions, jusqu'à l'exclusion de sa corporation, sont prévues en cas d'infraction. La *Wanderschaft* comprend donc une mise à l'épreuve des principes que parents et ecclésiastiques ont inculqués au jeune homme. La marche à pied apporte sa contribution pédagogique : *mens sana in corpore sano*³⁴. Objectif ou résultat, marcher est considéré comme étant plus sain, moralement comme physiquement, que parcourir le monde en voiture hippomobile ou à cheval³⁵. D'ailleurs, cette fierté du compagnon allant à pied s'exprime aussi dans des dictons, tel « *Ein Handwerker zu Fuß ist größer als ein Edelmann zu Pferde*³⁶ ». La *Wanderschaft* est en même temps un rite de passage à l'âge adulte hors du giron familial ; elle apprend au jeune homme à affronter la réalité et forme son caractère.

Le compagnon doit également s'exercer à gérer son budget et à faire des économies. En effet, les diaristes sont unanimes à constater qu'ils n'ont pas plus d'argent en rentrant qu'au moment de leur départ, quand ils n'en ont pas beaucoup moins. Il semblerait que mettre l'accent sur la possibilité de qualification plutôt que sur le salaire soit une règle implicite de la *Wanderschaft*.

L'apprentissage éthique est étroitement lié à l'éducation civique. Tout en satisfaisant ses besoins d'évasion et de liberté, le compagnon doit se préparer à ses futures responsabilités de père de famille, ainsi que de bon citoyen qui doit avoir à cœur de se rendre utile et de faire son devoir au sein de son pays, et pour celui-ci.

³⁴ Cette conception antique réapparaît dans certains ouvrages : guides, publications politiques...

³⁵ Un auteur de guide précise même qu'aller à pied facilite la digestion et compense les effets nocifs d'une mauvaise nourriture que le compagnon peut avoir été obligé d'absorber, faute de mieux.

³⁶ « Un compagnon à pied est plus grand qu'un noble à cheval », dans Annelies BEYER et Horst BEYER, *Sprichwörterlexikon [...]*, Munich, Beck, 1985.

Voir du pays

L'envie de voir du pays est compréhensible chez des adolescents qui vivent en général dans de petites villes de province et n'en sont jamais sortis. De plus, s'affranchir enfin de sa famille est une aspiration fréquente à cet âge. Entre la période où ils devaient obéir inconditionnellement à leurs parents, puis à leur premier patron en tant qu'apprenti, et le moment où (théoriquement) ils s'établiront en devenant maîtres artisans et en se mariant, la période de la *Wanderschaft* leur offre le seul moyen de parcourir le monde et de connaître des gens de diverses origines dans un cadre reconnu par la société.

Sur le plan pratique, des guides écrits spécialement pour rendre service aux jeunes compagnons et s'appuyant sur l'ancienne tradition des guides pour marchands et pèlerins font leur apparition dès 1778. Ils ont tous un format de poche et une épaisseur raisonnable, ce qui permet un prix abordable et offre la possibilité de les emporter dans les bagages. Ils se veulent une aide fonctionnelle, pédagogique et morale³⁷.

Continuer à s'instruire

S'instruire grâce à la *Wanderschaft* signifie pour les jeunes compagnons se procurer, par une expérience personnelle « sur le terrain », le savoir et la compétence qu'ils n'ont pas acquis ou pu acquérir dans les livres, ni à l'école, ni non plus chez le patron où ils ont fait leur apprentissage³⁸. En effet, l'école élémentaire³⁹ est souvent de mauvaise qualité, car jusqu'au début du XIX^e siècle, il n'existait pas de véritable formation des enseignants. En Bavière, elle était confessionnelle et assez négligée ; en 1784, le gouvernement de ce qui était alors l'électorat de Bavière décide de se charger désormais du contrôle de l'enseignement et impose la *Normalschule* primaire avec des méthodes modernes et des instituteurs mieux formés. En 1803 est introduite la *Sonntagschule* : paysans, apprentis et compagnons, qui parfois n'ont pas eu une scolarité complète, y ont la possibilité de continuer à s'instruire gratuitement en dehors des heures de travail. La nouvelle génération (ou une partie d'entre elle) fait également son éducation en autodidacte.

Par ailleurs, beaucoup de patrons manquent à leur devoir, qui est de transmettre des compétences, un savoir-faire spécifique et une éthique du travail, car ils ne sont pas forcément au fait des nouvelles techniques et utilisent

³⁷ Voir *supra*, note 30.

³⁸ Mis à part le fait que les apprentis sont employés à des tâches autres que professionnelles, Wandergern déplore que la plupart des patrons refusent de transmettre les secrets du métier aux jeunes artisans (*Der Handwerker...*, *op. cit.*, p. 28).

³⁹ *Volksschule* ou *Deutsche Schule*. L'enseignement y est rudimentaire : lire, écrire, compter, acquérir les principes moraux de base. Les livres de lecture sont composés de la Bible, du catéchisme, d'un recueil de chants religieux et d'une anthologie d'histoires bibliques.

souvent les apprentis comme domestiques. La *Wanderschaft* va alors permettre au compagnon d'acquérir à la fois des savoir-faire, de l'entregent et une ouverture d'esprit qui l'élèvera au-dessus de sa condition. S'il estime qu'il ne peut plus rien apprendre dans un atelier, il est libre de partir, comme le fait souvent Neubrand, ainsi qu'il l'explique lui-même lorsqu'il quitte Buchloe pour Munich.

La rédaction quotidienne du *Wander-Tagebuch* fait également partie de cette « éducation permanente ». Elle n'est pas obligatoire, mais recommandée : le compagnon doit noter tout ce qu'il a vu et vécu, tout ce qu'il y a de nouveau et d'intéressant pour son métier, et si possible ses dépenses. Ce journal lui permet de constituer un aide-mémoire professionnel, d'accumuler des souvenirs utiles et irremplaçables pour plus tard, et présentera matière à narration dans le cercle familial ou en société. De son côté, Leopold C. R. Langner affirme qu'avec la rédaction raisonnée de ces notes, le compagnon apprend à encore mieux comprendre son travail⁴⁰.

Tous les guides écrits spécialement pour les compagnons donnent entre autres des conseils sur la façon d'écrire des lettres, des factures ; des chapitres entiers sont consacrés à la grammaire et à la syntaxe de l'allemand (savoir écrire sa langue maternelle et articuler ses pensées étant indispensable pour rédiger le *Wander-Tagebuch* et éventuellement des documents administratifs), mais aussi à la géographie, à la Constitution, à l'astronomie et aux sciences de la nature.

Établir ou cultiver des contacts personnels

Un des objectifs de la *Wanderschaft* attendu par les parents tout comme par les corporations est que le jeune artisan perfectionne ses connaissances humaines (c'est-à-dire psychologiques) grâce aux contacts personnels. Il apprend également à tolérer et à respecter de parfaits étrangers et à jauger son prochain, ce qui lui servira ultérieurement dans son métier⁴¹. De plus, le jeune homme noue des relations qui lui serviront peut-être quand il sera établi, et sûrement quand, plus tard, il emploiera lui-même des compagnons ou enverra son fils faire sa *Wanderschaft*.

Les espaces de la *Wanderschaft*

L'espace que le compagnon parcourt à pied est composé à la fois d'un espace ouvert et illimité et d'une succession d'espaces clos aux diverses formes. Ces deux types d'espaces entretiennent une relation dialectique et dynamique. En outre, le compagnon recourt à un espace-temps virtuel, celui de l'écriture,

⁴⁰ Voir Leopold C. R. LANGNER, *Leopold Fröblich's Universal-Reise-Taschenbuch...*, *op. cit.*, p. 23.

⁴¹ Plus tard, l'artisan, absorbé par son travail, n'aura plus l'occasion d'acquérir ce bagage psychologique et social.

dont la dimension lui est rendue perceptible par la reconstruction de l'expérience vécue.

L'espace ouvert

En analysant divers *Wander-Tagebücher*, on peut constater que la *Wanderschaft* draine la majorité des jeunes compagnons germanophones dans un périmètre constitué par le Saint-Empire (plus tard, le *Deutscher Bund* ou Confédération germanique), la Prusse et l'immense empire d'Autriche. L'itinéraire le plus populaire passe par la Hongrie occidentale, la Bohême et la Moravie, car c'est là que se trouvent le plus d'artisans parlant allemand⁴² et aussi que les coutumes compagnonniques se sont conservées le plus longtemps. D'autres pays européens attirèrent également les compagnons : la France (Paris recèle une large colonie d'artisans allemands, qui sont autant de contacts utiles pour leurs compatriotes⁴³), la Suisse, les Provinces-Unies, le Danemark, la Suède et les territoires polonais annexés par la Russie. L'Italie du Nord ne fait qu'être traversée, avec les arrêts obligatoires à Venise, Vérone ou Vicence, mais le reste de la péninsule est ignoré. Enfin, Ernst Christoph Döbel et Gottfried Büttner iront jusqu'en Asie Mineure et au Proche-Orient⁴⁴. Steube, qui se rend d'abord jusqu'au Banat, s'embarquera pour Malacca, dans les Indes orientales, ne nous laissant toutefois que des informations très succinctes⁴⁵.

Aucune loi ni aucun règlement corporatiste ne contraint le compagnon à un itinéraire prédéterminé. Il doit explicitement travailler à une distance convenable du foyer familial⁴⁶. C'est pourquoi les corporations imposent un voyage de trois à six mois entre deux emplois dans la même ville, mais limitent à huit semaines la durée de la pérégrination entre deux embauches, car sinon les autorités renvoient le compagnon chez lui. Les historiens constatent que certains itinéraires s'imposent par routine (celui du père ou de collègues, de

⁴² Le guide de Ferdinand ADRIAN (*Der deutsche Handwerksbursche nach den Forderungen der Gegenwart*, Mannheim, 1845), par exemple, insère une carte de l'Allemagne comprenant les pays européens avoisinants : elle englobe, à l'est, la Prusse orientale et occidentale, la Hongrie ; au sud, la Croatie, l'Italie du Nord, le Midi de la France ; à l'ouest, la France, la Belgique, les Pays-Bas ; au nord, la partie méridionale du Danemark et ses îles.

⁴³ À cette époque, Paris recèle entre 25 000 et 30 000 artisans et ouvriers allemands, en particulier dans le faubourg Saint-Antoine. Voir Mareike KÖNIG (dir.), *Deutsche Arbeiter, Handwerker und Dienstmädchen in Paris : eine vergessene Migration im 19. Jahrhundert*, Munich, De Gruyter, 2003.

⁴⁴ Voir Ernst Christoph DÖBEL, *Des Wagnersellen E. Ch. Döbel Wanderungen durch einen Theil von Europa, Asien und Afrika in den Jahren 1830 bis 1836, bearbeitet von Heinrich Scherdt*, 2 vol., Eisenach, 1837-1838 ; et Gottfried BÜTTNER, *Des Klempnersellen G. Büttner Wanderungen durch einen Theil von Europa, Asien und Afrika in den Jahren 1835 bis 1840, bearbeitet von L. Zeidler*, Zerbst, 1841.

⁴⁵ Voir Johann Caspar STEUBE, *Wanderschaften und Schicksale von Johann Caspar Steube Schuhmacher und italiän. Sprachmeister in Gotha*, Gotha, 1791 ; et *Idem, Briefe über das Banat*, Eisenach, 1793.

⁴⁶ La réglementation à ce sujet est différente suivant les États, et il subsiste une marge de décision privée.

relations familiales ou professionnelles établies dans certaines régions). La *Wanderschaft* se déroule d'une ville à une autre, si possible des localités réputées et prospères, où les chances de qualification sont plus élevées que dans les petites villes de province⁴⁷. Ainsi, le choix du parcours est en grande partie fonction de la profession, mais l'appartenance religieuse joue aussi un rôle dans la mesure où les compagnons évitent autant que possible de travailler dans les régions où domine une autre confession que la leur.

Ils sont astreints à suivre le trajet qu'ils ont choisi, car ils doivent faire agréer à l'avance chaque étape. Toutefois, pour diverses raisons, le circuit planifié ne peut pas toujours être respecté :

- la guerre fait obstacle, tout comme les troubles politiques ; c'est certainement la raison pour laquelle Neubrand renonce à aller en Italie du Nord, sous domination autrichienne, car il pouvait craindre d'être pris pour un révolutionnaire et arrêté⁴⁸ ;
- des problèmes administratifs ou douaniers incitent à un changement d'itinéraire⁴⁹ ;
- le chômage, dû à la guerre, aux intempéries ou à la pauvreté de certaines régions, contraint le compagnon à chercher du travail dans d'autres directions ;
- une offre inespérée de travail oblige l'artisan à revoir ses projets.

Il est difficile d'évaluer la distance totale parcourue par les compagnons au cours de leur *Wanderschaft*, tout comme celle parcourue uniquement à pied. Une carte routière moderne ne montre pas les chemins sinueux qu'ils prenaient en général et qui subsistent aujourd'hui seulement dans les cartes pour randonneurs ou des cartes d'état-major. Neubrand nous livre à plusieurs reprises des indications précieuses : il fait en une journée le trajet entre Markt

⁴⁷ Entre 1836 et 1861, la ville de Chemnitz, par exemple, représente un pôle d'attraction pour les compagnons qui travaillent dans le textile ou la construction mécanique. Deux grands axes de développement économique ont aussi exercé une forte attirance : la vallée rhénane dans la direction nord-sud, ainsi que l'axe ouest-est qui passe par la Thuringe, la Saxe, la Bohême et aboutit en Silésie. Leipzig semble également avoir été une étape indispensable. Paris est un lieu de rencontre international pour tous les métiers d'art, les carrossiers et les coiffeurs. Le guide de K. Chr. SCHMIEDER (*Reisebuch für junge Handwerker, die sich auf der Wanderschaft befinden. Nebst einer Karte*, Kassel et Marburg, 1820) présente en annexe une *Kleine Wanderkarte* de l'Europe avec les villes importantes pour un compagnon. Voir aussi H.-U. WEHLER, *Deutsche Gesellschaftsgeschichte...*, *op. cit.*, p. 543-544.

⁴⁸ L'hostilité des Italiens envers toute personne parlant allemand peut aussi avoir joué un rôle. Des mouvements révolutionnaires libéraux et nationalistes, qui culmineront dans le *Risorgimento*, avaient éclaté dès 1821.

⁴⁹ Il était par exemple plus facile et moins onéreux d'obtenir un visa pour Genève que pour Milan.

Wald et Göggingen (45 km)⁵⁰, celui de Weitzen (Vác) à Ofen (40 km) en une nuit, ou celui de Brünn (Brno) à Prague (206 km) en cinq jours (41,2 km/jour)⁵¹. Cette allure moyenne de 3,5 à 4 km/h et de 35 à 45 km/jour se retrouve chez d'autres compagnons ; elle correspondait d'ailleurs à la vitesse normale d'une voiture hippomobile.

Les doléances les plus fréquentes concernent le mauvais état des chemins, des routes et même des chaussées. Selon le temps qu'il fait, ou bien le compagnon avale des quantités de poussière, ou bien il enfonce jusqu'au mollet dans la boue. C'est pourquoi il apprécie les quelques nouvelles chaussées, pavées et toutes droites, qui sont plus agréables pour les piétons, bien que parfois plus longues que les chemins habituels. Les panneaux indicateurs restent encore extrêmement rares.

Le nombre élevé de maladies et d'accidents survenant sur le parcours n'est pas surprenant au vu de l'inexpérience et de la fragilité des jeunes compagnons. Il est étonnant que la plupart survivent à un périple pédestre de plusieurs années et de centaines de kilomètres, où ils sont souvent confrontés à des situations dramatiques et dangereuses, à des conditions d'hygiène très médiocres, n'ayant souvent aucun habillement adéquat en hiver, absorbant irrégulièrement une nourriture souvent chiche et peu variée (donc, selon nos critères modernes, peu adaptée à des adolescents en pleine formation), dormant plus d'une fois sur des couches de fortune, et travaillant plus de douze heures par jour dans des conditions extrêmement pénibles. Aux dangers physiques de l'environnement, de la profession et des routes, s'ajoutent les dangers psychiques et moraux dont un jeune homme en pleine vigueur, sans garde-fou familial ou amical, peut vite devenir victime⁵² ; il était en effet de règle que le compagnon partant faire son Tour reste célibataire jusqu'au bout⁵³.

Les saisons préférées des compagnons pour faire de longs trajets sont le printemps et le début de l'automne, car le temps est agréable, mais c'est au

⁵⁰ Il s'agit de données approximatives, car même en choisissant parmi les itinéraires modernes la route la plus ancienne, il n'est pas sûr que le trajet de celle-ci n'ait pas été modifié depuis le XIX^e siècle, ni même qu'elle ait alors existé.

⁵¹ Lors de sa première *Wanderschaft* (20 mars 1838-11 juillet 1839), Neubrand parcourt environ 623 km. Le trajet de sa seconde *Wanderschaft* (11 juillet 1839-fin juin 1841) atteint environ 102 km. Son troisième Tour (30 septembre 1843-10/11 mai 1846) se monte à environ 3 898 km (voyages en bateau décomptés). En comparaison, la distance totale parcourue par Johann David Scholtz pendant sa *Wanderschaft* se monte à environ 9 250 km en sept ans (*Meine Reise 1805-1812. Die Aufzeichnungen des Tuchscherermeisters Johann David Scholtz aus seinen Wanderjahren. Erstmals herausgegeben, erläutert und mit einer Einführung versehen von Sigrid Scholtz-Novak*, Bremen, Edition Temmen, 1993).

⁵² Voir *infra*, notes 65 et 66.

⁵³ Le fait d'être marié ne devait théoriquement être ni un obstacle à la maîtrise ni une dispense de *Wanderschaft*. Cependant, les *Gesellenbruderschaften* ostracisent systématiquement les hommes mariés – un autre signe du repli sur lui-même du compagnonnage, qui ignore les changements sociétaux.

Le but déclaré de la *Wanderschaft* est le retour du compagnon au pays (*Heimat*) et non son établissement à l'étranger. *Heimat* désigne, depuis son enfance, un espace familial et familial, une communauté religieuse et professionnelle, qui lui semblent aller de soi et être immuables. C'est lorsqu'il va être confronté à un univers nouveau, inconnu et parfois déroutant (*die Fremde*) que la prise de conscience aura lieu et qu'une réflexion s'engagera sur ces notions de *Heimat* et de *Vaterland*, généralement accompagnée du mal du pays (*Sehnsucht* ou *Heimweh*). Face à des « étrangers », le compagnon prend conscience de faire partie d'une vaste communauté de langue allemande, dont l'implication est plus émotionnelle que politique⁵⁵. Il se découvre soudain un attachement latent à sa « patrie » (*Vaterland*), c'est-à-dire à l'espace qui dépasse les limites de la ville ou du village natal et qui est gouverné par un souverain.

Par ailleurs, à côté du terme *der Fremde*, qui est tiré de la Bible et signifie que l'homme n'est qu'un étranger sur terre, un pèlerin, on trouve *die Fremde*, une forme substantivale employée principalement dans le contexte professionnel de la *Wanderschaft* : « *in die Fremde gehen* » est synonyme de « *auf die Wanderschaft gehen* » (faire son Tour)⁵⁶. *Die Fremde* implique l'expérience psychologique de se sentir soi-même *fremd* partout où l'on passe, même si l'entourage parle la même langue, et donc de prendre ainsi conscience de ce qui vous appartient en propre⁵⁷. *Die Fremde* est un vaste territoire, théoriquement sans limites⁵⁸, qui est devant soi et que l'on conquiert à pied, qui appartient à tous les compagnons, sans distinction d'origine ou de religion, mais qui en même temps génère l'angoisse. C'est aussi un espace intérieur où le compagnon avance en trébuchant à la découverte de lui-même.

Les espaces clos

Les espaces clos se trouvent dans les villes, qui ont encore à la fin du XVIII^e siècle un aspect médiéval⁵⁹ : une enceinte fortifiée avec une petite porte pour les piétons fermant et ouvrant à des horaires fixes ; si le compagnon ne

⁵⁵ Pour une entité géo-politique plus vaste, comme la Confédération germanique, *Vaterland* est sciemment précédé de l'adjectif *deutsch*. En outre, même lorsque les compagnons s'établissent en dehors de leur ville ou de leur région natale, ils s'intègrent tout de même à un groupe professionnel, et éventuellement à une communauté d'artisans allemands implantée à l'étranger.

⁵⁶ « [...] *mein Brod in der Fremde zu verdienen* » (Neubrand).

⁵⁷ Voir Sigrid WADAUER et Josef EHMER, « Fremd in der Fremde gehn. Die Erzeugung von Fremdheit im Unterwegs-Sein von Handwerksgelesen », dans Ingrid BAUER *et alii* (dir.), *Walz – Migration – Besatzung : historische Szenarien des Eigenen und des Fremden*, Klagenfurt, Drava, 2002, p. 37-76.

⁵⁸ Le terme désigne aussi bien la ville voisine que l'État voisin, même de langue allemande, ou un pays étranger.

⁵⁹ La démolition progressive des fortifications urbaines ne commence qu'au milieu du XIX^e siècle. À Hambourg, les contrôles aux portes de la ville subsisteront jusqu'en 1840. À Vienne, les deux lignes de fortifications que traverse Neubrand ne seront démantelées qu'en 1858 et 1894.

veut pas payer d'amende pour entrer, ou bien passer la nuit dans les champs, il doit arriver avant sa fermeture. Il est également obligé de présenter des papiers en règle aux gardes, qui les visent, avant de pouvoir pénétrer dans la cité (*einwandern*). Quand il veut en repartir (*auswandern*), il doit subir les mêmes procédures administratives fastidieuses. Chaque étape de l'itinéraire prévu est donc généralement calculée en fonction d'un gîte accessible en fin de journée avant la fermeture des portes piétonnes. Le compagnon a le choix entre faire une halte dans une auberge privée⁶⁰ – ce qui reste l'exception – ou, en ville, dans une auberge compagnonnique (*Herberge*). Pour des raisons de sécurité et d'hygiène, il évite autant que possible de dormir à la belle étoile, dans une auberge isolée dans la forêt, ou encore dans la grange ou l'étable d'un paysan. Dès qu'il est embauché, il habite généralement chez son patron ; mais au début du XIX^e siècle, il semblerait que les compagnons aient dû plus souvent loger à l'extérieur, ce qui grevait leur budget.

Dans certaines villes, il est obligatoire que le compagnon se rende immédiatement à l'auberge de son métier. Ces maisons offrent le gîte et le couvert, parfois un viatique⁶¹, et servent de consigne aux bagages des compagnons⁶². Elles renferment également un coffre (*Zunft-Lade*) où sont remisés nombre de documents officiels, la caisse de la société et les papiers du compagnon lorsqu'il y séjourne pour trouver du travail, ou même s'il en trouve dans la localité⁶³. En outre, elles sont utilisées comme local pour les assemblées régulières des métiers. Bien que réservées aux artisans – en général⁶⁴ – d'un seul métier, elles présentent cependant les mêmes avantages et les mêmes inconvénients que les auberges privées : les réflexions amères sur les Pères-aubergistes (*Herbergsväter*) grossiers et arnaqueurs ne sont pas rares⁶⁵, les collègues ne se conduisent pas toujours comme la morale compagnonnique l'exige, jeux et beuveries y sont fréquents, les vols également, confort et propreté

⁶⁰ *Wirtshaus*, *Gasthof* et *Gasthaus* se trouvent en général en ville et offrent plusieurs catégories. Par contre, les *Schenken* et *Krüge* sont en général des troquets dans les villages ou les petites villes, et leur confort, tout comme leur propreté et leur clientèle, sont habituellement sujets à caution.

⁶¹ Dans certains métiers, le compagnon est obligé de descendre dans ce type d'auberges. Le Père-aubergiste est astreint à noter dans le *Nachtbuch* le nom et la condition du compagnon, d'où il vient et où il va. La pratique du viatique sera peu à peu interdite.

⁶² « *Gab mein Felleisen aufzubewaren...* » (Neubrand).

⁶³ Normalement, il doit y laisser une copie de son acte de naissance et son *Wanderbuch*. Cette précaution évite que le compagnon parte sans avoir donné de préavis à son patron ou sans avoir payé ses dettes.

⁶⁴ Certaines auberges accueillent les compagnons de plusieurs métiers.

⁶⁵ Voir la chanson *Es, es, es und es* : dans une version sont décrits les moments amusants que le compagnon y a passés, dans une autre, la quatrième strophe contient ce type de reproches au Père-aubergiste. Les critères présidant au choix du Père sont bien plus laxistes que ceux pour former et élire une Mère en France.

laissent à désirer⁶⁶. Conformément à la tradition compagnonnique, ces auberges devraient être un havre pour les jeunes artisans loin de chez eux, mais c'est rarement le cas, et souvent ceux-ci s'y font humilier ou duper par les plus âgés. D'un autre côté, ces auberges exercent des fonctions autres qu'une auberge privée : elles servent de bourse du travail, de lieu d'échanges d'informations sur les patrons et les ateliers, locaux ou non ; elles sont un point de rendez-vous pour leurs amis et compatriotes faisant comme eux leur *Wanderschaft*, et représentent éventuellement une adresse fixe où recevoir du courrier.

Les étapes où les compagnons s'attardent le plus longtemps (mais pour des durées très différentes) sont représentées par les ateliers et les commerces (éventuellement des fabriques) – la finalité première de leur *Wanderschaft*. Leurs journaux nous livrent divers détails sur le contexte professionnel, mais il est flagrant que la qualité et le nombre des données purement techniques restent proportionnellement bien en deçà de ce que les guides recommandent de noter ; on peut donc se demander si les compagnons ont eu des difficultés à décrire ces spécificités, ou bien si les preuves de leur perfectionnement professionnel se trouvent ailleurs, ou encore s'ils les ont « omises » (peut-être forcés par les corporations tenant à conserver certains secrets de métier). Lorsqu'il y a plein emploi, les horaires de travail sont très lourds : en moyenne 14 à 18 heures par jour, avec deux pauses pour se restaurer. Il n'existe alors aucune organisation qui puisse contrôler la durée de la journée de travail, ni même la sécurité et la salubrité des locaux (ou plutôt leur absence).

À la fin de leur séjour dans l'atelier, les compagnons récupèrent leur *Wanderbuch* visé et signé par le patron ou une autorité⁶⁷, et, en outre, un certificat d'exercice (*Zeugnis, Bescheinigung*) qui est en fait une recommandation.

La teneur du journal

Les *Wander-Tagebücher*⁶⁸, placés aujourd'hui dans la catégorie des *écrits du for privé*, nous livrent une foule de détails sur la vie ordinaire du compagnon et sur l'aspect professionnel et corporatif de la *Wanderschaft*. Les diaristes notent

⁶⁶ On peut imaginer le peu de confort de ces auberges à l'aune des propositions faites par Vocke pour améliorer les conditions de logement des compagnons : pour que le gîte influence positivement ses hôtes, il y faut de grandes pièces, des lits individuels, un grand jardin, une salle de bains et une pièce tranquille où l'on puisse lire et écrire son courrier. La propreté – des lieux, comme des compagnons – serait la règle principale, sous peine d'amende (Carl VOCKE, *Ueber das Handwerksburschen- und Herbergs-Wesen in Deutschland. Nebst Bericht über die christliche Herberge « zum Gartenhause » in Sondershausen von Carl Vocke, Vorsteher jener christlichen Herberge*, Nordhausen, 1856, p. 35-36).

⁶⁷ Dans des villes comme Vienne, où les mouvements d'artisans se font au sein de la commune, les patrons ne donnent que des *Entlasszettel*, qu'il faut ensuite présenter aux autorités pour faire viser le *Wanderbuch*.

⁶⁸ La tenue régulière d'un *Wander-Tagebuch*, recommandée par les corporations et les guides, semble pénible à réaliser et est considérée comme une performance.

les rites compagnonniques, la préparation pratique du Tour, tout comme ils dépeignent l'espace dans lequel ils se déplacent, qu'il soit ouvert ou clos. Ils décrivent aussi les obstacles, les dangers et les maux qu'ils doivent surmonter. Parmi les dangers qui les guettent, on distingue ceux inhérents à la route et à son environnement (marais, montagnes, mer, fleuves, attaques de bandits en forêt⁶⁹, neige, brouillard, foudre, morsures de chiens et de serpents), ceux qui touchent leur intégrité physique (maladies, accidents, mauvais traitements de la part des patrons), les dangers psychiques et moraux, et enfin le danger permanent de se faire enrôler de force ou par surprise dans une armée⁷⁰.

Les compagnons n'hésitent pas à consigner émotions, réflexions diverses (politiques⁷¹, religieuses, économiques...), prières, réactions devant les maladies et les accidents, flirts, de même que dépenses et revenus, nourriture et boissons, intérêts culturels, *etc.* Le conflit entre leur vie intérieure et leur expérience quotidienne se manifeste dans leur journal plus qu'on ne serait tenté de le croire. Parmi ces sentiments contradictoires, le sentiment de solitude, souvent (mais pas forcément) lié au mal du pays⁷², le dispute à la joie de la découverte et de la liberté. Le second sentiment prépondérant est la peur, omniprésente : elle envahit les compagnons lorsqu'ils se retrouvent seuls face à une situation dangereuse à laquelle ils ne sont pas préparés, ou lorsqu'ils sont gravement malades, en présence d'étrangers dont ils ne comprennent pas la langue ou les intentions, et aussi lorsqu'ils ont affaire aux autorités, dont ils connaissent l'arbitraire. Pour surmonter cette peur, ils se raccrochent à leur conviction que la Providence, veille sur eux⁷³.

On trouve aussi des descriptions plus ou moins longues, avec un lexique parfois réduit et stylisé, de villes, de monuments, de paysages et de collections, quelquefois d'une authenticité problématique⁷⁴. Le compagnon pose un autre regard sur la nature que le voyageur pédestre issu de l'élite cultivée : les remarques restent très concrètes et personnelles, sa peinture de la nature très laconique et énumérative, se contentant souvent d'adjectifs stéréotypés, ainsi que de substantifs récurrents. Par ailleurs, la *Wanderschaft* procure aux

⁶⁹ L'éradication des bandes organisées a été un problème constant pour les autorités. Voir la mésaventure de Neubrand en Hongrie.

⁷⁰ Un des cas de figure est que le sergent-recruteur donne tant à boire au jeune homme qu'il signe le contrat sans réfléchir. Un autre cas est l'enlèvement pur et simple. Enfin, l'enrôlement de force est un des moyens de répression des autorités quand les compagnons font grève.

⁷¹ Neubrand est un des rares diaristes qui ne fait aucune remarque à caractère politique.

⁷² Dans les divers journaux de compagnons, il est visible que ceux menant cette vie vagabonde plus longtemps que les trois ou quatre ans prescrits présentent des symptômes de déstabilisation psychologique, comme une sorte de dépersonnalisation. Dans les villes-étapes, le jeune artisan reporte son besoin affectif sur une famille, des parents éloignés, un ami ou une femme.

⁷³ Cette foi leur donne la force de continuer dans des circonstances difficiles.

⁷⁴ Neubrand recopie les descriptions de villes et monuments du guide de Langner.

compagnons une ouverture culturelle ; du reste, leur entourage attend d'eux qu'ils occupent ainsi utilement leurs loisirs⁷⁵.

Ces journaux aident les lecteurs potentiels à replacer les savoir-faire traditionnels dans leur contexte humain, historique et économique, leur réattribuant ainsi leur place dans le développement de l'humanité, comme ce fut d'ailleurs l'intention des auteurs de l'*Encyclopédie*.

Si le compagnon fixe par écrit sur sa *Schreibtafel* un moment précis, inscrit dans une chaîne de réflexions ou d'observations située dans le présent, il existe cependant un intervalle entre le moment de l'expérience vécue et celui de l'écriture, ce qui introduit une possibilité d'erreur ou de distorsion, ainsi que de sélection des faits ou des sentiments. Mais l'authenticité de ce que consigne le diariste n'est pas discutable (ce qui ne signifie pas qu'il ne peut pas y avoir d'oublis ou d'omissions). En revanche, si le journal est rédigé bien après le retour au pays, le passé en est automatiquement modifié, puisqu'un épisode ancien n'est pas vu sous le même angle au moment où il est noté, et plusieurs mois, voire plusieurs années plus tard. Même si la mémoire des artisans, originaires d'un milieu où l'oralité domine, est notoirement très développée et reste longtemps active⁷⁶, se souvenir, ou faire revivre le passé, est un acte créateur et un processus dynamique, où auteur et texte s'influencent mutuellement⁷⁷. Raconter rétrospectivement une expérience, même proche, ne correspond pas intégralement à l'expérience elle-même : à mesure que le diariste se remémore les faits s'accomplit une distorsion, voire une stylisation, ou peut-être même une autocensure.

La narration *a posteriori* de la *Wanderschaft* telle que la pratiquent Neubrand et d'autres compagnons est aussi le symbole d'un statut social : celui de l'artisan établi racontant son devenir. Elle représente la preuve indiscutable que le compagnon a bien suivi les règles compagnonniques. Toutefois, peu de maîtres artisans ont le temps de rédiger leurs mémoires lorsqu'ils sont en activité. Au

⁷⁵ Langner recommande aux compagnons qui veulent se détendre d'aller se promener, de lire un bon livre, de visiter la ville, d'aller au théâtre voir une bonne pièce ou d'écouter un concert, mais d'éviter les troquets, la danse, la boisson, les femmes vénales et le jeu (voir Leopold C. R. LANGNER, *Leopold Fröhlich's Universal-Reise-Taschenbuch...*, *op. cit.*, p. 14-15 et p. 26). Neubrand suit en partie ces conseils, surtout à Budapest.

⁷⁶ Souvent, au cours du Tour, le compagnon doit remercier ses hôtes occasionnels en leur racontant tout ce qu'il a déjà vu et vécu. Le récit oral est à la fois une monnaie d'échange et un lien convivial, comme la musique ou le chant, de même qu'une précieuse source d'informations pratiques.

⁷⁷ Consulter Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 2^e éd. 1996 ; *Idem*, *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*, Paris, Le Seuil, 2005 ; Jean-Philippe MIRAUX, *L'Autobiographie. Écriture de soi et sincérité*, Paris, Nathan, 2002 ; Nicolas ADELL-GOMBERT, « Le conteur, le scribe, le chansonnier. Formes et raisons de l'autobiographie chez les compagnons du Tour de France », *L'Homme*, n° 195-196, 2010, p. 193-224 ; Ralph-Rainer WUTHENOW, *Das erinnerte Ich. Europäische Autobiographie und Selbstdarstellung im 18. Jahrhundert*, Munich, Beck, 1974 ; et Sven HALSE, *Eine Reise für das Leben. Deutsche Handwerkerautobiographien 1700-1910*, Brême, Lumière, 2002.

surplus, la plupart sont confrontés à la difficulté d'exprimer exactement ou « littérairement » par écrit ce qu'ils ont ressenti, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont trouvé beau (ou non), et se réfugient alors dans des clichés. Ils conçoivent l'écriture comme une tâche laborieuse⁷⁸.

La majorité des diaristes construisent leurs récits en se conformant à la structure du *Wander-Tagebuch* et du *Wanderbuch*, c'est-à-dire à la chronologie linéaire des événements fournie par les dates et les lieux – titres ou découpage en chapitres étant généralement inconnus⁷⁹. Chez beaucoup, comme Neubrand, la ponctuation et l'emploi des majuscules restent aléatoires. Les problèmes d'expression sont aggravés pour certains par une mauvaise maîtrise du *Hochdeutsch* (orthographe, syntaxe, vocabulaire), peu utilisé par rapport à une langue maternelle dialectale : dans le cas de Neubrand, la graphie est parfois influencée par la prononciation souabe des mots, en particulier en ce qui concerne les termes d'origine étrangère et les noms propres peu familiers ; ses phrases sont courtes et souvent coordonnées par *und* ou *aber*, les propositions subordonnées sont rares. Il essaie de dynamiser le récit en introduisant des dialogues, ce qui révèle une certaine culture livresque (confirmée par l'emploi de titres pour les diverses phases des voyages), mais témoigne aussi, dans la forme, de l'influence du récit oral.

Qui est Joseph Anton Neubrand⁸⁰ ?

Joseph Anton Neubrand naît le 19 mai 1820 à Wald⁸¹, petit bourg dans la partie souabe du royaume de Bavière. Son père, Johann Ulrich Neubrand, de

⁷⁸ Cela explique peut-être la remarque de Neubrand, hors texte et en bas de page, où il se plaint de n'être pas capable de mouvoir assez bien la plume. D'ailleurs, plus on avance dans le texte, plus sa syntaxe devient négligée et son écriture rigide et brusque. Ce n'est pas un hasard si sa relation s'arrête vers le milieu de son périple.

⁷⁹ Goethe estime que ces auteurs issus du peuple ne sont souvent pas en mesure de concevoir leur vie comme une unité, comme un développement progressif ; ils alignent donc d'une manière chronologique et linéaire une série de faits soigneusement observés et d'expériences vécues au cours desquelles le hasard ou la Providence joue encore un rôle déterminant. S'il est exact que peu de compagnons tirent de leurs expériences personnelles des conclusions générales touchant les grands problèmes humains, il est néanmoins évident qu'ils sont également des *Zeitzeugen* (témoins historiques). Leurs témoignages « d'en bas » sur la vie quotidienne des petites gens et sur les événements auxquels ils ont assisté – des sources d'origine populaire en somme – montrent que ce sont eux qui font l'Histoire tout en la subissant.

⁸⁰ J'aimerais ici exprimer toute ma reconnaissance à M. Hermann Hinterstößer (Bamberg), originaire de Gundelfingen, qui m'a considérablement aidée en me faisant parvenir d'innombrables documents d'archives (Augsbourg, Gundelfingen), photographies et documents familiaux, ainsi qu'en répondant en détail aux questions sur Neubrand.

⁸¹ Archiv des Bistums Augsburg (désormais ABA ; archives de l'évêché d'Augsbourg), *Pfarrei Markt Wald, Tauf-Register 1748-1823*, p. 242, n° 29.

religion catholique, est maître poëlier (*Hafner*⁸²). Avec sa femme Genovefa, il a huit enfants (quatre garçons, quatre filles), dont Johann Ulrich, né le 8 mai 1815⁸³, qui reprend l'atelier de son père à la mort de celui-ci en 1834, et Joseph Anton. D'après le signalement de son *Wanderbuch*, celui-dernier avait les yeux gris, le menton ovale, les cheveux brun foncé, et mesurait approximativement 1,64m⁸⁴. Nous savons peu de choses sur son éducation, mais comme en Bavière l'école élémentaire était alors obligatoire jusqu'à 12 ans, il a dû faire ensuite son apprentissage auprès de son père. Entre 14 ans (au décès de ce dernier)⁸⁵ et 18 ans (âge de son départ pour la première *Wanderschaft*), il a certainement continué son stage, soit auprès de son frère, soit dans un atelier de la région ; les documents à ce sujet font défaut. Il a peut-être aussi suivi les cours de la *Sonntagsschule*. Au printemps 1838, il part faire une première *Wanderschaft* de 15 mois au sein de la Bavière. Puis, dispensé de service militaire, il reprend la route en juillet 1839, pour deux ans, afin d'apprendre dans deux ateliers de la région. Entre la fin juin 1841 et l'automne 1843, il travaille avec son frère, puis repart, cette fois-ci décidé à voir du pays. Ce périple dure deux ans et huit mois et le mène à travers la Bavière, la partie occidentale de l'empire d'Autriche (Tyrol, Carinthie, Styrie, Basse-Autriche, Hongrie, Moravie, Bohême), le royaume de Saxe⁸⁶, la Prusse⁸⁷, le duché d'Anhalt⁸⁸, la Ville libre de Hambourg, le royaume de Hanovre⁸⁹, le duché de Brunswick, le grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach, la Ville libre de Francfort, le grand-duché de Hesse⁹⁰, le grand-duché de Bade⁹¹, et enfin le royaume de Bavière⁹². Il rentre à Wald début mai 1846. Il y séjourne cinq ans, certainement chez son frère, où il a dû élaborer son chef-d'œuvre⁹³, puis repart en 1851 pour la ville de Landsberg am Lech⁹⁴, où il travaille de mai à décembre. Le 4 juillet 1853, à l'âge de 33 ans, il épouse

⁸² *Hafner* désigne à l'origine (dans le sud de l'Allemagne, en Suisse et en Autriche) un potier qui confectionne des carreaux de faïence pour les poêles ; puis la dénomination s'est étendue à l'artisan qui fabrique ces poêles, mais ne les monte pas.

⁸³ ABA, *Pfarrei Markt Wald, Tauf-Register 1748-1823*, p. 228, n° 19.

⁸⁴ « 5 Schuhe, 7 Zoll, 4 Linien ». Le calcul a été effectué selon la table de conversion officielle bavaroise du 29 avril 1869 introduisant le système décimal.

⁸⁵ ABA, *Pfarrei Markt Wald, Sterbe-Register*, p. 121-122.

⁸⁶ Pirna, Dresde, Meissen, Leipzig. Les informations des notes 85-92 sont tirées du *Wanderbuch* de Neubrand.

⁸⁷ Magdebourg, Köthen, Halle/Saale.

⁸⁸ Dessau.

⁸⁹ Hanovre, Hildesheim.

⁹⁰ Mayence.

⁹¹ Mannheim.

⁹² Wurtzbourg, Ansbach, Monheim, Donauwörth, Augsburg, Wald.

⁹³ Dans son *Wanderbuch*, il est dénommé *Hafnermeister* (maître poëlier) fin mai 1851.

⁹⁴ À 37 km de Wald.

Maria Josepha Holzmann⁹⁵, fille d'un maître tisserand de Wald, et demande l'autorisation de s'installer à Gundelfingen⁹⁶, ce qui lui est accordé⁹⁷, en même temps que l'accès à la citoyenneté de cette ville. Il ne semble d'ailleurs pas que la profession de poëlier ait été répandue dans cette agglomération, car sur les registres de commerçants, un seul est mentionné en 1834 et aucun en 1850⁹⁸. Alois Gutbrod, probablement un ancien compagnon, débutera en 1869 la fabrication semi-industrielle de poèles en faïence.

À Gundelfingen, Neubrand change d'adresse en 1858, pour fixer son domicile à l'actuel Schaberlache 12⁹⁹. Il aura trois enfants, dont seule une fille survivra, Maria Ursula, née le 28 juin 1859¹⁰⁰. En 1863, il devient membre d'une association gymnique nouvellement fondée, le *Turnverein Gundelfingen*, où il lie connaissance avec Karl Hinterstößer¹⁰¹ et d'autres commerçants de la ville. Le 4 avril 1872, il décède, comme son père, d'une maladie pulmonaire¹⁰². Sa femme ira vivre chez sa fille, qui a épousé le 25 novembre 1885 le fils d'une riche famille de meuniers de Gundelfingen, Wilhelm Sailer, et s'est installée peu après avec lui dans un grand moulin multifonctionnel à Mühlhagen, près de Murnau (Haute Bavière)¹⁰³. Josepha y décède en 1894. Maria aura trois enfants et mourra en 1913 à Munich des suites d'une opération. Le journal de Joseph Anton Neubrand sera transmis par sa fille Maria à son fils Heinrich, qui le remet à sa fille Marianne ; la sœur de celle-ci l'a donné à son neveu Ralf Dörsam. De même, le *Wanderbuch* de Neubrand a été par miracle légué de génération en génération ; sa dernière détentrice, Barbara Hartmann, l'a remis en 2020 à Ralf Dörsam. Aucun public extérieur au cercle familial de Neubrand et de ses descendants n'aura donc pu y avoir accès avant le début du XXI^e siècle.

⁹⁵ Née le 14 février 1820 à Wald. ABA, *Pfarmatrikel* (livre de paroisse), *Pfarrei Gundelfingen, Trauungs-Register Nr 2 (1806-1873)*, 1853, p. 82, n° 21.

⁹⁶ Petite ville sur le Danube, à environ 60 km au nord de Wald. Elle a été rattachée au royaume de Bavière en 1808.

⁹⁷ Stadtarchiv (archives municipales) Gundelfingen, *Literalien Nr. 2478, Sitzungsprotokoll des Stadtmagistrats [...] IIItes Quartal 1852/52, XXIIIte Sitzung* (3 mars 1853), § 1-4.

⁹⁸ Il y avait donc une place vacante. Consulter *700 Jahre Stadt Gundelfingen. Vergangenheit und Gegenwart einer schwäbischen Kleinstadt*. Red. v. Adolf Layer, Gundelfingen, Selbstverlag der Stadt, 1977, p. 278.

⁹⁹ Devenu en 1950 *Schaberlache 12*. Voir ABA, *Pfarrei Gundelfingen*, Liste des propriétaires, p. 72-73 ; et *Gefälle-Kataster Akten Nr. 2605/06/07 von Jahr 1858/59*.

¹⁰⁰ ABA, *Pfarrei Gundelfingen, Tauf-Register Nr. 6 (1837-1862)*, p. 196, n° 36 (1855) ; p. 212, n° 81 (1858) ; et p. 222, n° 54 (1859). Voir également *Ibid.*, *Sterbe-Register Nr. 5 (1851-1874)*, p. 48, n° 38 (1855) ; et p. 64, n° 50 (1858).

¹⁰¹ À l'occasion du mariage de Karl Hinterstößer, les membres du club gymnique ont constitué un album pour lequel chacun a apporté une photo, dont Neubrand (fig 2).

¹⁰² Certainement la silicose, fréquente entre autres chez les potiers. Dans l'acte de décès (ABA, *Pfarrei Gundelfingen, Sterbe-Register Nr. 5*, p. 205, n° 21), il est consigné *Lungenlähmung* (paralysie pulmonaire), terme utilisé à l'époque pour toutes sortes de maladies des poumons.

¹⁰³ Tous mes remerciements à M. Karl Wolf, *Arbeitskreis Geschichte Riegsee*, qui m'a transmis des informations provenant des Archives nationales de Munich (Staatsarchiv München, LRA 9648).